

CONSIDÉRÉE comme un des meilleurs écrivains vivants des États-Unis, titulaire des plus prestigieuses récompenses littéraires de son pays (prix Pulitzer, American Book Award for Fiction, Médaille d'or du roman, etc.), Eudora Welty n'a pas eu de chance, jusqu'ici, avec la France. Deux romans traduits en français depuis trente ans (1) n'avaient pas réussi à faire connaître cette femme discrète, secrète, en dehors des modes, en dehors des engagements politiques, qui a influencé nombre d'écrivains américains blancs et noirs d'aujourd'hui. C'est son premier livre qui paraît aujourd'hui chez Flammarion, un recueil de nouvelles intitulé en français *l'Homme pétrifié* (2), qui, à cause des labyrinthes mystérieux de l'édition de littérature étrangère, nous arrive plus de quarante ans après sa parution aux États-Unis.

Il est étrange pour le lecteur de découvrir en 1986 des textes considérés comme des classiques dans les manuels universitaires. Ils furent écrits, entre vingt-cinq et trente ans par une dame du Sud qui a plus de soixante-quinze ans ! Car Eudora Welty vit dans la ville où elle est née, le 13 avril 1909, et où elle a passé à peu près toute sa vie : à Jackson, Mississippi. Et si à peu près toutes ses œuvres se passent dans le Sud profond, elle n'aime pas du tout être qualifiée d'écrivain sudiste ou régionaliste...

Dans son dernier livre (3), des *Mémoires* sur sa famille et sa jeunesse à Jackson qui nous renseignent avec beaucoup de charme et de finesse sur sa formation d'écrivain, les trois chapitres illustrent parfaitement sa manière de travailler ("écouter, apprendre à voir, trouver une voix"), et permettent de suivre son itinéraire jusqu'à son premier emploi d'agent de publicité de la Works Progress Administration - créée par le président Roosevelt pour combattre la Dépression, - puis *jusqu'à l'Homme pétrifié*.

Des drames imperceptibles

"Je suis un écrivain issu d'une vie protégée, écrit-elle à la fin de ses *Mémoires*. Une vie protégée peut aussi être une vie pleine d'audace. Car toute audace sérieuse part du dedans." En effet, il y a une réelle audace dans ces dix-huit nouvelles d'apparence anodine, comme suspendues dans le temps et dans l'espace, qui fixent un moment capital dans l'existence de gens ordinaires : commis voyageurs égarés, vagabonds, chômeurs, faibles d'esprit, violeurs, adultères, riches et pauvres, Blancs et Noirs... Un moment capital qui, dans la moitié au moins des nouvelles, est celui de la mort au terme de débauches de rêves, de visions, d'illusions, d'obsessions, d'hallucinations, et de ressassement des souvenirs qui sont le propre de la condition humaine. Autant de destins dont le sens nous échappe. "On ne saurait dire si les sens ou l'esprit sont d'abord captivés, écrit très justement dans sa thèse Danièle Pitavy (4) ; plus tard, car c'est affaire de maturation, le cœur est pris."

Admiratrice de Jane Austen, de Virginia Woolf et d'Anton Tchekhov, Eudora Welty a l'art de décrire les émotions en trouvant le mot juste, l'intonation du dialogue qui révèle les personnages. Sa familiarité avec ceux qu'elle observe est telle qu'on l'imagine épiant des gens très différents d'elle pour nourrir son imagination, pour aller au plus profond de la complexité de l'homme, avec un "œil-caméra" qui cadre d'une façon précise la scène observée, comme dans *Un souvenir* : "Depuis que j'avais pris des leçons de peinture, je me servais de mes doigts comme de petits cadres, pour tout examiner".

A la première lecture, on demeure désarçonné par ces drames imperceptibles, ces intrigues banales qui s'interrompent soudain, et vous laissent en suspens, qui suggèrent plus qu'elles ne disent et distillent petit à petit ce que les personnages ont dans la tête, sans s'exprimer forcément.

Et cela dans une prose imagée, ciselée, maîtrisée : la famille des acrobates minée par l'âge, l'embonpoint, l'impuissance et l'adultère destructeurs de l'Ordre et de l'image de la "pyramide Zarro" (*Acrobates dans un parc*) ; la vieille fille laide qui se noiera dans son reflet (*Clytie*) ; les commères qui vont voir les monstres après le travail et profitent, sans s'émouvoir, de la monstrosité (*l'Homme pétrifié*) ; le chômeur venu à New-York trouver du travail, qui tue sa femme enceinte et gagne le jackpot, tandis que les pétales de rose se confondent avec les taches de sang (*Des fleurs pour Marjorie*) ; la vieille négresse Phoenix Jackson, qui marche vers Natchez, a des mirages et parle aux oiseaux (*Un sentier battu*) ; le dernier jour de la vie d'un représentant qui, au moment de mourir, s'aperçoit qu'il n'a rien compris à la vie (*Mort d'un voyageur de commerce*) ; le couple diabolique - les Fischer - qui lit dans le journal que "Mrs Ruby Fischer a connu l'infortune de recevoir une balle tirée par son mari" (*Fait divers*) ; la maladie de la persécution de la postière qui fuit sa famille (*Pourquoi j'habite à la poste*) ; ou encore la tentation mystérieuse qui pousse Mrs Larkin à vouloir tuer son jardinier dans ce jardin luxuriant où tombe la pluie (*Un rideau de verdure*).

"Dans toutes ces nouvelles, dont la qualité s'échelonne sur la palette de l'excellence, je ne trouve rien de faux ni de forcé", écrivait Katherine Ann Porter, la dame de Baton-Rouge, qui n'avait pas encore écrit *la Nef des fous* dans sa préface, en 1941. Elle avait raison : près des zinnias, des azédaracs et des champs de coton, il faut retrouver Eudora Welty, de Jackson, Mississippi.

(1) *Mariage au Delta*, traduit par Lola Tranec (Gallimard, 1957), et *la Fille de l'optimiste*, traduit par Louise Serviceli (Calmann-Lévy, 1974).

(2) Ce recueil de nouvelles avait paru en 1941 sous le titre d'une autre nouvelle du volume : *A Curtain of Green* (Un rideau de verdure). La plus ancienne, *Mort d'un voyageur de commerce*, avait été publiée dans une revue en 1936, d'autres dans *The Southern Review*, grâce à Robert Penn Warren.

(3) *One Writer's Beginnings* (*les Débuts d'un écrivain*), Harvard University Press, 1984, et Faber and Faber, Londres, 1985, 104 p., 2, 95 £.

(4) *La technique dans l'œuvre d'Eudora Welty : la mort de Méduse*. Thèse de doctorat d'État. Février 1982 (ronéotée à l'université de Dijon).